

UNE VILLE
EN TEMPS DE GUERRE

ABDELKADER DJEMAI

UNE VILLE
EN TEMPS DE GUERRE

récit

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-108127-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

À tous les morts sans sépulture.

La politique dans une œuvre littéraire, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert, quelque chose de grossier et auquel pourtant il n'est pas possible de refuser son attention. Nous allons parler de fort vilaines choses.

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*

Tous les personnages de ce récit, à l'exception de certains d'entre eux, désignés par leurs noms ou par leurs initiales, sont fictifs. L'auteur s'est efforcé de rapporter ici des faits réels et des épisodes qu'il a vécus à Oran, notamment en 1961 et 1962.

1

Dépourvue d'arbres, rectiligne et assez large, la rue Jules-Paloux, où était né Lahouari Belguendouz, mesure à peu près six cents mètres. Elle était, à cette époque-là, peu fréquentée par les automobiles et les camions. Les charrettes des marchands ambulants, les vendeurs d'eau douce et de glace enveloppée dans de la toile de jute y passaient régulièrement. Une rue qu'il descendait en carrico, une planche de bois montée sur trois roulements à billes, deux derrière et un devant, avec un morceau de corde en guise de volant.

Toute l'année, deux terrains vagues accueillaienent les matchs de football et, le 24 juin, le grand feu de la Saint-Jean, la *fouguera*, comme l'appelaient les Espagnols, nombreux dans cette ville plutôt agréable. Leurs aïeux y avaient planté durant

deux siècles et demi leurs banderilles. Les coups de boutoir des Ottomans et celui, plus ravageur, du tremblement de terre de 1790 eurent raison de leur ténacité.

L'école de garçons Jules-Abadie et le cinéma Kid, dont les façades donnent sur la rue de Damas, avaient offert à Lahouari leurs bancs. Il se souvient encore du beau visage de son institutrice, aux cheveux clairs et à la voix toujours calme.

Dans cette ville où l'on vivait beaucoup le soir et qui avait la chance d'avoir un important port de commerce, la plupart des maisons du quartier de la cité Petit, qui sentait la campagne, étaient coquettes, avec des garages bien rangés et de jolis jardins.

On voyait souvent Mme Martinez, un chapeau de paille sur la tête et des gants de caoutchouc rose jusqu'aux coudes, bichonner ses plantes et ses fleurs. La villa la plus élégante était celle du directeur de la Compagnie des tramways électriques d'Oran, dont les trolleybus à longues perches roulaient presque sans bruit. Leur moteur bourdonnait comme une dynamo sur la roue d'un vélo en marche. Plus tard, Lahouari fumerait avec ses

copains les mégots qu'ils ramasseraient aux arrêts de l'avenue de Choupot, desservie par la ligne 6.

La voiture la plus impressionnante appartenait à Maurice Gargan, le bijoutier de la rue Tardieu qui portait des costumes trois-pièces. Méfiant, légèrement voûté et le pas rapide, il avait l'air d'avoir peur d'être kidnappé par des gangsters comme ceux qu'on voyait dans les films du Kid. Sa DS19 ressemblait à celle du président de la République, le général Charles de Gaulle, sauf qu'elle n'était pas noire mais bleu métallisé, avec un volant gainé de cuir. Comme le faisait Mme Martinez pour son jardin, il l'entretenait telle une espèce rare et exotique. Les jours de grand soleil, elle brillait comme l'un de ses diamants dans sa boutique, l'une des plus belles du centre-ville.

Lahouari habitait avec ses parents dans un haouch, une grande maison un peu fruste et sans étage qui regroupait quatre familles algériennes. En plus de la cour commune avec ses toilettes à la turque, chaque locataire disposait d'une pièce ou deux. Il avait vu le jour, comme deux de ses jeunes frères, Tedjini et Miloud, dans celle qui se trouvait près de la porte d'entrée. À la fin du mois, le

propriétaire, un commerçant de Mascara, débarquait dans sa vieille Citroën Traction Avant pour encaisser les loyers.

L'un des plus beaux souvenirs d'enfance de Lahouari fut ce jour où, pour la première et unique fois de son existence Oran, il avait vu de la neige. Devant ses yeux étonnés, elle avait tournoyé dans le vide avant de tomber mollement sur la chaussée et de s'évaporer tel un rêve. Il éprouva une émotion à peu près semblable lorsqu'il découvrit, boulevard Clemenceau, l'escalier mécanique du Prisunic et le premier mannequin dans la vitrine du magasin d'à côté. Une jeune femme en bikini, aux yeux bleus, aux lèvres brillantes, superbement bronzée, et un sac de plage à l'épaule.

À une vingtaine de mètres du haouch se trouvait le poste de police, avec sa façade jaune, et dont la figure pittoresque était incontestablement le brigadier R. Court de taille et fort en chair, il débordait de son uniforme, avec son képi et ses grosses lunettes à monture d'écaille.

Derrière des grilles en fer forgé, des glycines, des rosiers, des bougainvilliers ou des citronniers répandaient, au printemps, leurs odeurs. Sur l'autre

UNE VILLE EN TEMPS DE GUERRE

trottoir, un peu plus haut, la mère de Lahouari avait vécu dans une modeste maison entourée de roseaux et d'herbes folles. Elle y avait passé son adolescence parmi les libellules, les papillons, les couleuvres et le jujubier qui a, depuis longtemps, disparu. Avant de l'épouser, son père l'avait-il croisée dans la rue ou dans la boulangerie de Mme Louisa, une brune assez gironde et au chignon impeccable ?

2

En tournant à gauche, après le portail en bois de la ferme où mugissaient les vaches et gloussaient les dindons, on tombait sur le Camp des Tirailleurs. Un immense rectangle bordé sur un côté par un fossé plein d'une eau noire et, par endroits, verdâtre. Les soirs d'été, au milieu des vols de moustiques, les crapauds coassaient sous les poteaux électriques. Ponctué de miradors renforcés avec du barbelé et des sacs de sable, son mur d'enceinte en pierres grises et jaunes, où nichaient des oiseaux et des lézards, était plus long que la rue Jules-Paloux.

Certains jours, le ballet des hélicoptères qui décollaient de son ventre soulevait des volutes de poussière rouge. La guerre dans les djebels n'était pas loin. À la différence de ce qui se passait dans le Constantinois, les Aurès-Nementchas,

l'Ouarsenis, la Kabylie ou l'Algérois, on n'en percevait que des échos atténués, comme si on voulait la repousser, la nier, l'oublier définitivement. Le gouvernement français avait rayé de ses tablettes le mot « guerre ». Il lui préférait ceux d'« opérations de maintien de l'ordre », de « pacification », ou tout simplement d'« événements ». Il faudra attendre quarante-quatre ans et la loi du 18 octobre 1999 pour que ce terme soit officiellement adopté.

L'Écho d'Oran – le plus ancien journal et le plus fort tirage d'Afrique du Nord – rapportait régulièrement et sur un ton triomphaliste les victoires remportées sur les fellagas. Dans son édition du 28 juin 1956, il titrait à la une : « Les Forces de Pacification traquent les rebelles partout en Algérie. » Le général Joseph Katz, futur commandant du Secteur autonome d'Oran qui s'opposera fermement à l'OAS, écrira que cette année-là les accidents automobiles faisaient plus de victimes que les combats.

Quelquefois, près des arènes et du vélodrome, l'explosion de mines de tir dans la carrière de Chollet emplissait sourdement l'air. Mais la plupart du

UNE VILLE EN TEMPS DE GUERRE

temps un silence presque doux s'emparait de la ville, qui semblait n'être agacée que par la chaleur, l'humidité ou l'ennui.

Après avoir expédié les affaires courantes et les délits mineurs, le brigadier R. pouvait, sous son képi, faire paisiblement sa sieste.

Lahouari devait avoir huit ou neuf ans. Le fait le plus dramatique dont sa mémoire garde encore la trace est le décès d'un voisin, Ange Cartelli. Souvent vêtu d'une gabardine beige et les cheveux gominés, il habitait près de la boulangerie de Mme Louisa, qui vendait du nougat et de la fougasse. Cette nuit-là, le bruit du gros camion rouge, avec ses sapeurs-pompiers au casque argenté et ses lumières jaunes qui clignotaient, avait réveillé tout le haouch. Pendant longtemps il avait cru que cet employé de la mairie avait été victime d'une fuite de gaz. Des années plus tard, alors qu'ils évoquaient le quartier où avaient également vécu ses grands-parents paternels, son père lui apprit qu'il s'était pendu. Il n'a jamais su les raisons de son suicide.

3

Malgré les attentats du FLN, le Front de libération nationale, visant les Européens, les informateurs et les Algériens considérés comme traîtres à la cause de l'indépendance, on préférait penser, avant que le ciel ne s'obscurcît, à la meilleure façon de s'enrichir, aux plaisirs de la Corniche et aux chevilles des femmes. On n'oubliait pas non plus les parties de pétanque, les corridas et l'apéritif.

Dans cette ville de trente-cinq kilomètres carrés condamnée, jusqu'en juillet 1952, à boire l'anisette et le café avec de l'eau saumâtre, les populations ne se mélangeaient pas, sauf sur les lieux de travail, dans les transports publics ou dans les allées de certains marchés. Dans les stades et dans

les salles de boxe, on ne s'affrontait pas que pour le sport, pour des médailles ou pour les honneurs.

À l'école, Lahouari éprouvait ce sentiment de séparation, même s'il avait l'impression d'être un peu exclu de cette très vieille querelle qui venait de loin. Constante, souterraine et parfois violente, elle opposait les adultes depuis l'arrivée dans le pays des Français et des Européens.

On continuait, comme en métropole, de se passionner pour les dribbles de Kopa, les déhanchements de Brigitte Bardot et pour les échappées du Tour de France. En février 1960, la ville avait accueilli Jacques Anquetil et l'Aigle de Tolède, Federico Bahamontes, vainqueur du Tour en 1959. Tous deux avaient participé, avec Louison Bobet, André Darrigade et Raphaël Géminiani, au 12^e Critérium de *L'Écho d'Oran*. Lahouari se souvient, alors qu'il attendait le bus avec sa mère, avoir vu accrochée sur la place d'Armes, une banderole qui annonçait que la compétition se déroulait sur le Front-de-Mer, d'où, l'année suivante, des Algériens seraient jetés lors d'une ratonnade. Leurs corps iraient s'écraser au bas de la route qui menait au port.

Zorah sur la terrasse

Matisse à Tanger

récit

Seuil, 2010

La Dernière Nuit de l'Émir

récit

Seuil, 2012

Impressions d'Algérie

(photographies de Philippe Lafond)

chroniques

La Martinière, 2012



RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC (16)
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2013, N° 108127 ()
– *Imprimé en France* –